

Quand Marie ouvre la voie : les noces de Cana

par Francine CARRILLO, pasteur, Genève

*Or le troisième jour, il y eut une noce à Cana de Galilée
et la mère de Jésus était là. Jésus lui aussi fut invité
à la noce ainsi que ses disciples (Jn 2,1-2).*

Le troisième jour... Etonnante, cette manière qu'a l'évangéliste Jean de nous introduire dans le récit de cette noce de village ! Le troisième jour... il faut entendre ici une allusion à la proclamation traditionnelle de la résurrection. C'est dire que dans le premier signe que Jésus va poser dans l'histoire des humains, il y a d'emblée un goût d'aube pascale, une senteur de promesse.

La noce est un lieu hautement symbolique, parce qu'elle concerne la relation homme-femme, c'est-à-dire la relation essentielle à la transmission de la vie. Et si Jésus arrive dans ce lieu-là, c'est que nos alliances humaines sont appelées à être inscrites dans une profondeur qui les accompagne en les transcendant, en les appelant vers le haut. Ce qui est le sens du mot résurrection en grec : *anastasis*, se poser dans la hauteur, dans la profondeur. Est-ce un hasard si l'on trouve chez le prophète Osée qui a donné, à travers sa propre expérience conjugale, une image forte de l'alliance entre Dieu et son peuple, cette très belle parole : *Au bout de deux jours, il nous aura rendu la vie, au troisième jour, il nous aura relevés et nous vivrons en sa présence (Os 6,2) ?*

L'amour qui nous relie à l'autre est de part en part une épopée spirituelle. Il ne peut rester vivant que s'il se laisse visiter par la grâce qui relève, par cette surprenante douceur venue d'ailleurs qui détourne le besoin de captation vers l'offrande. Aimer juste, aimer vrai est une aventure trop grande pour notre cœur humain, à moins de nous en remettre à Celui qui est venu nous en ouvrir le possible. C'est donc bien vrai qu'il faut l'inviter ! Et pas seulement à la noce d'un jour, mais à celle de toujours, à cette noce des jours ordinaires, moins évidente que la fête, mais autrement essentielle.

Paysage maternel

Et la mère de Jésus était là. C'est que les mères sont toujours là, toujours déjà là ! Elles sont là où la vie commence et là où elle se renouvelle. Elles sont là au commencement et à la fin, présentes dans la joie de la naissance et dans la souffrance de la mort. Ainsi Marie. Compagne attentive lors du premier signe de son fils, compagne honorée lors du signe ultime de la croix (Jn 19,25-27). Mais entre le début et la fin, entre ce qu'on raconte des paroles de Jésus et des guérisons qu'il

opère, dans les trous du récit évangélique, il y a tous ces jours passés sous silence, ces jours de fidélité quotidienne où les mains des mères se plissent à force de laver et de raccommoder. Il y a tous les gestes qu'accomplissent inlassablement les femmes, ces gestes qui soignent et qui entretiennent la vie jour après jour. Il y a le courage et la persévérance, l'inquiétude et l'attention aux autres, il y a l'imagination aussi pour sortir des impasses. Jésus - et c'est là la marque de l'humanité qu'il partage avec nous - vient de là. De ce paysage maternel qui lui a permis de grandir et d'aller à la rencontre de sa vocation.

Mais on sait aussi que de sa mère, il faut se séparer. Sous peine de rester pris à jamais dans des liens mortifères. Jésus reviendra plus tard sur ce travail de la coupure symbolique, toute alliance de chair étant appelée à devenir alliance de parole (Lc 8,21) car seule la parole permet de sortir de la fusion et de la confusion. A regarder de près nos relations familiales, nous voyons à quel point ce travail est un artisanat délicat toujours à remettre sur le métier ! Si le labeur des enfants, c'est d'apprendre à quitter l'enveloppe maternelle et la maison du père sans culpabilité, celui des parents, c'est sans conteste de laisser partir sans retenir. L'appel qui nous rencontre de la part de Dieu, c'est que chacun vive dans sa propre vie plutôt que dans celle de l'autre.

Pour l'heure, Jésus est invité là où Marie est déjà là. Il arrive en second, parce que la parole - celle du Père dont il est le témoin - s'inscrit toujours sur la terre première du maternel. C'est là qu'elle vient patiemment écrire le récit de nos vies, en les ouvrant,



Attendre avec foi...

comme celles des mariés de Cana, à la promesse d'une alliance où la joie de Dieu se révèle étonnamment surabondante.

Dire le manque

Ils n'ont pas de vin (Jn 2,3). Tout avait pourtant été parfait jusque là. La fête était magnifique, les jeunes filles radieuses sous le soleil de Cana, les jeunes gens rieurs et taquins, les vieux tout à leurs souvenirs et les mariés un peu ailleurs... comme tous les amoureux du monde ! A sentir les effluves qui s'échappaient de la maison toute proche, le repas promettait encore. Avec les premiers plats, le vin avait circulé et maintenant, les visages s'animaient autour de la table harmonieusement dressée à l'ombre des oliviers.

Jésus, apparemment très pris par la conversation, ne s'était aperçu de rien. Mais Marie, elle, avait tout vu. Elle avait vu les cruches se vider et les regards interroger en silence les serviteurs gênés. Après tout, elle aurait pu en rester là et taire ce qui n'était pas son affaire. Mais c'est plus fort qu'elle.

Voilà qu'elle se met à parler. Maintenant qu'elle a compris, maintenant qu'elle devine ce que sera la gêne du marié tout à l'heure, elle ne peut pas rester dans l'indifférence. Elle tire Jésus par la manche et discrètement lui souffle ce qui manque. Merveilleuse Marie ! Silencieusement donnée aux autres. Veillant sur eux à leur insu. L'attention à autrui se fait ici femme, mais l'appel vise bien chacun et chacune d'entre nous !

Ils n'ont pas de vin. Qu'est-ce à dire ? Dans la Bible comme dans nos vies, le vin est relié à la joie. Non pas à l'ébriété qui étourdit et qui éloigne de soi, mais à ce sourire intérieur qui caresse doucement le cœur quand on est tout simplement bien d'être ensemble. Le vin - si l'on en croit la tradition sapientiale qui sait ce que vivre veut dire ! - c'est la vie. La vie bonne, la vie voulue par Dieu pour ses créatures : *Pour les hommes, le vin est comme la vie, si on le boit avec modération. Quelle vie pour celui qui manque de vin ! Aussi bien fut-il créé aux origines pour apporter la joie. Le vin apporte allégresse du cœur et joie de l'âme, quand on le boit à propos et juste ce qu'il faut* (Si 31,27-28). Le vin symbolise donc le don de la vie, ou plus subtilement encore, ce surcroît de grâce qui circule entre les êtres et fait de leur rencontre une fête. Une fête vraie et profonde, de celles qui nourrissent la mémoire et soignent l'âme pour longtemps.

Ils n'ont plus de vin... Voilà que ce subtil essentiel vient à manquer et qu'apparaît du même coup la précarité de notre humanité. Nous avons beau vouloir maîtriser le présent, prévoir l'avenir, espérer que nous réussirons là où les autres ont échoué avant nous, vient un jour où nos cruches se vident, nos élans tiédissent, nos amours s'épuisent. Et le vin manque terriblement, pour beaucoup sur notre terre, en ce tournant de millénaire. Le vin de la convivialité, le vin de la solidarité, le vin de la justice, le vin de Dieu qui fait *briller les visages plus que l'huile* (Ps 104,15). A tout

moment, la fête de la vie risque de tourner court. A tout moment, l'alliance entre Dieu et l'humain se trouve interrompue. Et la joie envolée creuse le désir de nostalgie. Où sont passées les noces d'antan ?

Pourtant, au cœur de ce qui est difficile à vivre, face à l'angoisse que génère demain, une parole nous rejoint, comme un appel à faire nôtre la posture de Marie. Marie qui veille et qui voit ce que les autres ne voient pas. Marie qui choisit d'intercéder plutôt que de céder au malheur. Marie qui ose poser des mots sur le manque qui menace. Marie qui se tourne vers Celui d'où vient le secours, Marie qui croit au possible invisible plus qu'à l'impossible immédiat.

C'est en veillant comme elle, c'est en osant nommer comme elle à l'oreille du Christ ce que nous n'avons pas et qui nous manque, que nous serons emmenés vers la Présence qui renouvelle nos existences quand nous nous ouvrons à la confiance. Que notre prière, en communion avec tous les «manquants» de notre temps, apprenne à se nourrir de la ténacité de celle qui nous précède dans la foi pour nous en révéler l'inouï !

Le risque de croire

Quoi qu'il vous dise, faites-le (Jn 2,5). Et voici que Marie achève ce qu'elle a commencé. C'est elle, la première, qui a vu le manque dans la fête : toutes ces cruches vides sur la table des noces. Et c'est elle qui s'est tournée vers Jésus, à l'insu de tous, car elle savait, la mère, que le fils saurait soigner ce manque. Mais Jésus a d'abord résisté, comme les fils résistent aux mères. Pour rester à la bonne distance. Pour ne pas mélanger son désir à celui de Marie. Pour choisir lui-même ce à quoi il est appelé par le Père. Et il a eu cette parole qui claque comme un fouet sur l'empressement maternel. *Que me veux-tu, femme ? Mon*

heure n'est pas encore venue. Une manière de nous assigner à notre juste place, nous qui sommes si prompts à dicter à Dieu la marche à suivre.

Et c'est là précisément, dans ce retour à l'espace qui nous est propre, que la foi peut commencer. Par le renoncement à savoir ce qui est bon, alors même que l'idée du bon s'est déjà imposée à nous. Pour s'en remettre à l'Autre, sur-le-champ et inconditionnellement. Cet Autre qui sait mieux que nous ce dont nous avons besoin. Marie aurait pu s'offusquer de la réponse de son fils. Se sentir blessée et bouder. Mais il y a en elle infiniment plus que le jeu des émotions de la chair. Il y a cette vague de confiance qui la porte depuis l'instant de l'Annonciation. Il y a cet acquiescement de tout l'être à Dieu, cette douceur d'avoir dit *oui* et d'en recevoir chaque jour le fruit. C'est pourquoi elle peut entendre la réplique sans se liquéfier.

Et le temps des apartés prend fin, car l'histoire réclame sa suite. Marie achève maintenant son rôle de veilleuse en s'effaçant : *Quoi qu'il vous dise, faites-le.* Elle ne sait encore rien de ce «dire» du Fils mais elle demande seulement qu'on lui prête foi et surtout qu'on le fasse. Qu'on fasse tout le possible pour que la Parole de vie prenne - comme prend un feu - au milieu de cette fête qui s'en va à vau-l'eau.

Faites ce qu'il vous dira : c'est déjà ce que Pharaon avait dit à son peuple au sujet de Joseph qui avait fait engranger du froment en prévision de la famine qui s'annonçait en Egypte (Gn 41,55). C'est la parole de Moïse annonçant un prophète autre que lui et dans lequel l'apôtre Pierre reconnaît le Christ : *Vous l'écouteriez en tout ce qu'il vous dira* (Ac 3,22). C'est ainsi que Marie reprend ici le geste ancestral de la foi où l'être humain renonce à demeurer seul avec lui-même pour s'ouvrir à plus que lui, pour se re-poser en un Autre que lui. Non par paresse ou par démission, mais parce que c'est là la vérité de son humanité.

Nous n'existons que d'être reliés au Don de la vie. A ce Don dont nous ne savons jamais ce qu'il va être aujourd'hui, ni comment il va réussir à prendre chair dans nos histoires. *Quoi qu'il vous dise, faites-le.* Il faut entendre ici l'impératif de croire la Parole plus forte que les évidences qui s'imposent à nous, plus forte aussi que les résistances qui rendent notre chemin opaque.

Poser des gestes

Marie, une fois encore, nous montre la voie. Par elle, nous apprenons que les signes que Dieu pose dans nos existences ne peuvent être le résultat d'un quelconque acharnement spirituel - une sorte de *mobbing* exercé sur le divin ! - mais qu'ils surviennent tout au contraire dans les espaces où nous réussissons à lâcher prise et à nous laisser faire par la grâce. Mais il y a plus encore que le croire. Il y a l'invitation à passer à l'acte au milieu de nos obscurités. *Quoi qu'il vous dise... faites-le.* Ce jour-là, à Cana, sur la parole de Jésus, les serviteurs de la maison ont risqué ce geste aussi inouï qu'incongru de remplir des jarres destinées au rituel de la purification. C'était transgresser un ordre établi, s'exiler hors des habitudes pieuses. Il fallait oser, il fallait y croire ! Or, ils l'ont fait, ce geste. Et pas à moitié. C'est «jusqu'au bord» qu'ils ont rempli les jarres, précise le texte.

Aller jusqu'au bout de nos gestes, habiter pleinement l'appel qui nous est fait d'être vivants. Ecouter la Parole qui parle en nous, risquer des comportements qui étonnent. Entrer dans la question sans savoir la réponse, s'en remettre à Celui par qui le neuf arrive comme Jésus s'en est remis au Père... voilà bien le travail de la foi, toujours à remettre sur le métier de nos existences. N'est-ce pas l'unique travail essentiel ? Celui en qui tout prend sens ?

F. C.